

Chère Adèle,

L'émotion tremble au bout de mes doigts, les larmes hésitent au bord de mes yeux. Depuis toujours, comme une évidence, je te parle. Au moment de t'écrire, je suis prise de vertige.

Quels mots choisir ? Seront-ils assez robustes pour traverser les années, les changements et tout ces ailleurs afin de te parvenir indemnes ? Comment te dire mon éblouissement ? Et si soudain, tu trouvais que je n'ai pas de plume ? Que je fais mauvais genre ? Que je suis sotte ? Mal grandie ? Si tu étais déçue ? Chère Adèle, le spectre de ton jugement attend, à la fin de chaque ligne, menaçant.

Je ferme les yeux pour retrouver mon calme. Ton visage s'impose à moi, émouvant parce qu'impossible.

Un portrait sévère, drapé dans un lourd tablier, qui nous toise, mécontent, au salon, chez ma grand-mère. J'ai grandi avec ce fusain. Tu es mon arrière-plan. Mes premiers pas, malgré tes sourcils froncés, mes balbutiements et ton air dubitatif. Tu représentais le temps qui ne passe plus. L'aïeule éternelle, à elle seule tous les ancêtres. Horloge brisée, heure immobilisée. Ton portrait, de toute éternité. Mes pensées pour toi, alors, étaient fugaces. Un élan vers ta sévérité. Un sourire lorsque l'on disait « je déplace Adèle ».

Plus tard, ma grand-mère me raconte ton histoire. Avec autant de gêne que d'admiration. C'est celle d'une femme qui a fait une erreur, si douce, qu'elle n'a jamais rien tant chéri.

Comment réconcilier l'histoire d'Adèle et la femme austère du salon ?

L'horloge reprend son cours, les aiguilles sont folles, à toute force, elles tournent et nous envolent. Chère Adèle, tenter de te suivre m'éparpille, dans des régions sombres et secrètes. Magnifiques.

Adèle, en 1885, tu avais quinze ans et tu courais la montagne, comme tes frères.

Un jour du mois d'avril, un orage, surprenant en cette période, avait secoué la région. Toute la journée nerveuse, tendue, ta peau parcourue de frissons, tu t'étais sentie fébrile. Tu avais levé la tête vers le ciel, suppliant ta délivrance. Le ciel s'était déchiré, il était noir, il était blanc. Le fracas était tel qu'il enveloppait tout, empêchant de s'entendre respirer. Sourde aux cris de ta mère qui se demandait ce qu'elle avait fait au ciel pour avoir une sauvageonne pareille et aux remontrances que ton père adressait à cette dernière, tu t'étais précipitée dehors. Tu avais couru, presque volé jusqu'à la prairie et là, haletante, déjà trempée, tu avais levé les bras vers le ciel, tourné ton visage, pour l'offrir à la pluie. Le ciel hurlait, la terre craquait. Enfin la tension prenait corps au dehors, la guerre éclatait, seule possibilité que ne revienne la paix. Tu t'étais laissée portée par la violence de la nature autour de toi, comme en transe.

Au village, ceux à qui on rapporta que tu dansais comme une sorcière sous l'orage, dirent que c'était de là que le mal était venu. Tu avais attrapé le diable au corps en te comportant ainsi.

Le lendemain, lavée par l'orage, dans un monde neuf et humide encore, tu étais montée haut dans la forêt, sûrement pour gagner ta tranquillité et ne pas subir le bavardage des femmes. Ton vêtement, retroussé, dévoilait tes cuisses minces et musclées, ton ventre tendu de jeune fille. Tu avais plissé les yeux, jouant à laisser pénétrer un peu de soleil entre tes cils. Les tâches qui se formaient derrière tes yeux clos comme des bouquets de fleurs. Tu t'es laissée voguer. Cédant à la langueur, tu t'es endormie.

Une ombre passa sur ton visage, descendit, te couvrit en entier. Le vagabond émit un bruit sourd et s'approcha, il sentait fort, respirait bruyamment. Il jeta à terre son manteau et se saisit de toi. Dans une fulgurance, le souffle court, tu t'éveillais. Le vagabond te possédait déjà.

Le lendemain, tu sus que tu étais grosse. C'était la nature qui l'avait voulu. Tu aurais su les plantes à prendre pour faire passer l'enfant et la honte avec. Ta mère t'aurait forcée. Tu décidas de ne rien dire. Tu aurais cet enfant que la nature t'avait confié.

Quatre mois plus tard, tu ne pouvais plus cacher ta grossesse. Tu savais que le petit village ne te pardonnerait pas d'avoir un peu trop aimé t'allonger dans l'herbe après avoir couru avec tes frères. Pas plus que ton père ne pardonnerait à ta mère. Une nuit, déposant seulement une pive sur ton oreiller, tu dérobas une vieille chèvre. Des heures durant, jusqu'à l'alpage, tu marchas en refusant de pleurer. Tu te réfugias dans une chotte que vous y possédiez. Loin de tous, dans une pente abrupte, où même les chasseurs ne se risquaient pas. Quelles que soient tes précautions, on t'aperçut. Le village tout entier fût au courant. On paria que jamais tu ne passerais l'hiver. A la première neige, on détourna le regard.

Avril revint. La vieille bique avait eu un cabri. Ta fille s'appelait Eloïse. Vous viviez, tous les quatre. On murmura que tu ne pouvais être humaine pour survivre ainsi au froid.

Théodore, intrigué, poussa le chemin jusqu'à ta cabane. Ce conducteur de mulet, droit, travailleur qui jusque-là n'aimait que son canasson et ses liqueurs, tomba amoureux, avec une force dont lui-même ne se serait pas cru capable. Levant le menton face aux rumeurs et au curé du village, il te ramena, sur son âne.

En te choisissant, malgré ton erreur, ton errance, il te réhabilita aux yeux de tous. Tu revins au village et y revêtis la plus convenable des existences. A défaut d'oublier, on pardonna peu à peu. Ta seule fantaisie fut d'accompagner ton époux à l'alpage, chaque année, bien que les femmes n'y soient pas les bienvenues. Toute de noire vêtue, imperméable aux regards des hommes échauffés par la solitude et le labeur, tu restais, comme étrangère au pêché, près de Théodore. Chaque jour, tu trouvais pourtant un moment, lorsque les regards étaient détournés de toi et tu remontais tes jupons et trempais avec délice tes chevilles dans l'eau glacée du torrent. Tu criais de plaisir.

Face à ton portrait, alors, sous l'air implacable, je distingue une mèche, échappée de ton impeccable chignon, capturée par l'impertinent portraitiste. Je te découvre soudain. Les plis de bonheur au coin de tes yeux, un soleil. Un infime sourire, quelque chose de contraint dans ton maintien. Tu joues, Adèle. Et dans ton regard, cet air victorieux.

Chère Adèle, ce portrait nous raconte celle que tu es devenue afin de réintégrer la communauté des hommes. Le convenable dont tu t'es drapée. Si l'on écarte un peu les pans de ton uniforme, on voit une femme superbe. Une Amoureuse. Alors, on comprend l'audace et la force qui te firent vivre, là-haut, dans le froid. En scrutant ton visage, j'y découvre cette résolution qui permit que vive ta fille. C'est ce cri contre l'impossible, cette certitude sublime de ta fuite qui donna naissance à une lignée de femmes que j'admire. Eloïse, mère d'Eugénie, elle-même mère de Louise, ma grand-mère.

Je comprends soudain. Ce qui compte vraiment, dans ce portrait, c'est la mèche folle, hors du chignon. L'échappée belle. C'est d'elle que je suis héritière.

Je termine cette lettre comme une simple suspension. Ce soir, je te retrouverai au salon. Je ne te connais pas tout à fait mais je t'esquisse, je te rêve et je pénètre, doucement, la magnifique complexité de ce cœur sauvage et brave.

Que verrai-je, dans dix ans, face à ce portrait inouï qui semble évoluer tandis que je grandis ? Que me racontera ce visage ? Je t'écrirai, chère Adèle, pour te le raconter.

Avec ma tendresse, mon admiration et ma force de vie,

Ton arrière, arrière, arrière petite fille, Stéphanie